

stationnaient devant la maisonnette de madame veuve Dauray.

Jeanne était levée et habillée, très suffisamment remise des suites de son accident pour supporter le voyage jusqu'à Paris. Madame Ferté était venue seule pour chercher la pupille de son mari. Rien ne retenait plus Jeanne, et, pourtant, elle reculait de minute en minute son départ sous mille prétextes futiles, comme si elle eût attendu quelque chose ou quelqu'un.

Elle attendait quelqu'un, en effet. Elle attendait Robert ! Mais Robert ne paraissait pas.

Enfin, n'y tenant plus, pressée par madame Ferté, voyant que personne ne lui parlait de celui qui la préoccupait elle dit toute rougissante, à madame Dauray :

— Est-ce que je ne verrai pas le docteur ? J'aurais voulu lui faire mes adieux et le remercier de ses soins, de son dévouement pour moi, du service qu'il m'a rendu.

— Le docteur est sorti dès le matin, appelé près d'un malade et ne rentrera que fort tard, répondit la mère d'une voix altérée, en pressant Jeanne sur sein comme si elle eût été sa fille.

Jeanne ne répliqua pas un mot, mais deux larmes montèrent à ses yeux.

Cinq minutes après elle était installée confortablement dans la magnifique calèche aux riches armoiries, après avoir pris congé d'Andrée qui retournait au couvent. Le cocher toucha ses chevaux, qui partirent au trot allongé. Au moment où la voiture s'ébranlait, le rideau de mousseline d'une des fenêtres du premier se leva doucement, et si Jeanne avait regardé de ce côté, elle eût vu la tête pâle et le visage ravagé, désespéré de Robert, lui envoyant un dernier adieu de ses yeux brûlés par la fièvre.

XI.

Le même jour où Jeanne revenait chez son tuteur, de chez qui elle ne devait plus sortir que pour épouser le comte de Noiville, Prosper Martin, Désiré et Julie, rentraient à Paris, de retour de la villégiature à laquelle ils avaient jugé prudent de consacrer les premiers instants qui suivaient la mort de mademoiselle d'Esparre.

Tous trois étaient fort inquiets. Ils avaient lu les journaux avec la plus grande attention et la curiosité la plus passionnée, pour voir si l'on parlait de l'accident tragique arrivé à Saint-Maur-des-Fossés ; et les journaux gardaient un silence absolu sur ce sujet, ne mentionnant même pas l'écroulement de la passerelle établie sur la Marne.

Nos lecteurs comprennent facilement les causes de ce silence. Sauf les intéressés, qui étaient convenus d'en garder le secret, nul n'avait eu que mademoiselle d'Esparre avait failli se noyer, après être sortie de son pensionnat en pleine nuit. D'autre part, l'entrepreneur des travaux du pont, attribuant l'écroulement de la passerelle à quelque négligence de l'un de ses ouvriers et se rendant parfaitement compte qu'il n'avait pas pris toutes les précautions nécessaires, s'était hâté de réparer le dégât, en s'arrangeant pour que la nouvelle ne s'en réponde pas. Mais les trois complices ignoraient tout cela, et ce silence leur paraissait inexplicable.

— Pas de nouvelles, bonne nouvelle ! disait Prosper sans convictions, mais dans le but de rassurer Julie, dont la pâleur et l'agitation nerveuse racontaient assez les poignantes inquiétudes.

— Ce silence prouve qu'on n'a peut être pas cru, absolument, à un simple accident, répliquait Désiré, et qu'on poursuit

une enquête secrète. Mais nous n'avons rien à craindre. J'avais trop bien pris mes précautions pour cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que mademoiselle d'Esparre est morte, et que Julie sera appelée prochainement chez le notaire pour palper l'héritage.

— Morte ! répétait Julie avec un frisson. Et si elle n'était pas morte ?

— C'est impossible ! La passerelle s'est écroulée. Cela, je l'ai vu de mes yeux, et j'ai entendu le cri qu'elle a poussé, ainsi que le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

Néanmoins, il y avait quelque chose de louche dans ce silence des journaux et l'inquiétude leur fit abréger leur absence.

Aussitôt arrivé à Paris, pendant que son frère et Julie regagnaient chacun leur domicile, Désiré se rendit rue de l'Université, pour rôder aux environs de l'hôtel du comte de Noiville, n'osant aller directement rue de Navarin, où il jugeait que, moins il serait vu, mieux cela vaudrait pour la sécurité commune.

La nouvelle de la mort de Jeanne devait y avoir pénétré aussi bien que dans l'étude du notaire, et il était impossible qu'il n'en transpirât pas quelque chose dans les allures des gens du comte.

Le hasard le servit à souhait. Au moment même où il arrivait en vue de l'hôtel de Noiville, un domestique, à la livrée du comte, en sortait. Il traversa la rue d'un pas majestueux et entra noblement dans une petite crèmerie située à peu de distance.

— Voilà mon affaire ! pensa Désiré. Ou il causera de lui-même avec quelque camarade, ou je trouverai bien moyen de lui tirer les vers du nez.

Et ceci dit en lui-même, Désiré entra, à son tour, dans la crèmerie.

C'était le matin. Il demanda une tasse de café au lait et vint s'installer à une table voisine de celle où le domestique, qui n'était autre qu'Alexandre, le propre valet de chambre de Gérard de Noiville, était déjà assis en compagnie d'un individu d'une quarantaine d'années, qu'à son costume, et à défaut du costume, à ses allures, on ne pouvait pas ne pas reconnaître pour un cocher de bonne maison.

Tous deux causaient, en prenant un verre de vin blanc, à haute et intelligible voix, sans s'inquiéter le moins du monde d'être entendus, en valets qui parlent, non de leurs affaires, mais des affaires des maîtres.

— Ainsi, disait Alexandre, tu n'as pas trouvé ce que désire le comte ?

— Non, mon garçon, répondait le cocher. Un groom, remplissant les conditions exigées, c'est-à-dire de petite taille, par conséquent tout jeune, intelligent, connaissant bien les chevaux, c'est plus rare que les marrons d'Inde aux Tuileries. Avec du temps, on y arriverait. Mais tu es trop pressé.

— Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est monsieur le comte. Il faut que sa maison soit montée au complet, d'ici trois ou quatre jours. Il ne nous manque que le groom.

— Pense donc, on signe le contrat de mariage samedi prochain !

En entendant ces paroles, Désiré, qui portait son bol de café au lait à ses lèvres, manqua de la laisser échapper.

— Quand se marie-t-il donc, ton patron ? demanda le cocher.

— De samedi en huit.